

Amélie

Diane-Monique Daviau

Numéro 47, hiver 1991

Des marques

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14969ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Daviau, D.-M. (1991). Amélie. *Moebius*, (47), 73–78.

AMÉLIE

Diane-Monique Daviau

«Mondieumondieumondieu, répéta-t-il pour la énième fois en s'asseyant au bord du lit. Tout est à refaire.» Il secoua la tête. «Deux heures, deux heures à peine. Deux heures comme deux minutes. Et tout est à refaire...»

Il s'allongea sur le lit défait, se recroquevilla au milieu de l'édredon, en ramena quelques pans sur lui-même, soudain frileux, et serra contre sa poitrine un des oreillers qui jonchaient le lit comme un champ de bataille. Il ferma les yeux mais les rouvrit aussitôt : l'espace d'une seconde, il aurait juré qu'elle était là, dans la chambre... «Merde, c'est pas possible! On fait pas ça, merde! Quand on quitte quelqu'un, on le quitte pour de bon ! On se ramasse, misère! Comment faire, maintenant? Mondieumondieumondieu, comment? comment? Même l'oreiller est tout imprégné de son odeur...»

Il se leva et fit rapidement le tour de la chambre.

«Deux heures et on dirait qu'elle a vécu ici au moins... dix ans!»

Il prit dans ses mains un des livres empilés sur la table de chevet. Évidemment, les livres n'étaient plus dans le même ordre. Celui qu'il tenait entre les mains aurait dû se

trouver tout en dessous de la pile. Et il avait maintenant tout plein de pages cornées...

«Deux ans à essayer de se guérir de quelqu'un, et puis paf!»

Il laissa tomber le livre sur l'oreiller, se tourna vers la fenêtre et plaqua ses deux mains contre la vitre. Dehors, il faisait déjà nuit. Dehors, rien n'avait changé, rien n'avait bougé. Tout était toujours aussi laid.

Il détourna le regard, baissa la tête et remarqua des taches de doigts un peu partout dans la partie inférieure de la fenêtre. Comme si un enfant — ou quelqu'un qui aurait été accroupi ou à genoux — avait tracé, avec son doigt, des yeux, des sourcils, un nez, une bouche sur la vitre embuée.

Vivante, vibrante, l'image arriva sur-le-champ. Elle venait de loin : Amélie, au sortir de la douche, dessinant un visage sur le miroir de la salle de bains. Il aimait cette habitude enfantine, cette liberté venue de l'enfance et conservée depuis des décennies. Autrefois. Autrefois, il avait aimé ce geste spontané.

Il se dirigea vers la salle de bains. Ouvrit la porte, fit de la lumière. Oublia qu'il avait voulu jeter un coup d'oeil au miroir. La pièce semblait tellement bizarre, tout à coup ! Il eut beau replacer les serviettes correctement, l'effet persistait. Il rangea le peigne dans la petite armoire, rinça le savon. Mais cela ne suffit pas à redonner à la pièce son allure habituelle. Quelque chose la défigurait. Quelque chose clochait. Il se rappela soudain la photo de son frère publiée dans un journal de quartier lorsqu'ils étaient enfants. Il ressentait exactement la même chose qu'à l'époque, lorsqu'il avait ouvert le journal et vu son frère sans vraiment le reconnaître. Il lui avait fallu un long moment avant de s'apercevoir qu'on avait inversé la photo. Son frère dessinait maintenant de la main gauche, portait sa montre au poignet droit et la cicatrice qui lui traversait la joue se trouvait sur la mauvaise moitié du visage. C'était très étrange. Un être familier qu'on ne reconnaît pas vraiment. Avec la salle de bains, soudain, c'était la même chose.

«Amélie, pourquoi, merde, pourquoi es-tu revenue? cria-t-il en claquant la porte de la salle de bains, pourquoi refaire surface comme ça? J'avais presque réussi, je t'avais

presque complètement sortie de ma mémoire, misère, j'y étais presque ! "

Il fit quelques pas dans le couloir, attrapa son manteau qui pendait par là, sortit et dévala l'escalier à toutes jambes.

Dehors, le vent le fouetta un peu, le fit frissonner.

Deux heures et l'appartement était plein d'elle, de ses façons de faire, de ses gestes, ses manies, ses petites habitudes. Le peigne sur le bord du lavabo, le savon tout moussieux, les serviettes qui pendouillaient. Le mauvais pli qu'elle avait donné aux pantoufles, écrasant l'arrière sous ses talons pour les porter comme des savates. Elle avait toujours fait ça. Mais là, comme ça, j'arrive, je débarque et j'enfile tes pantoufles et je te les écrase, et voilà, après mon départ ça te fera un souvenir de plus... Une trace de plus de mon passage. Et je repars comme si de rien n'était! Sauf que l'autre, à l'autre bout, il se ramasse, lui. Puisqu'elle est incapable de le faire, elle! C'est lui qui encaisse les coups, lui qui porte les marques.

Il fit plusieurs fois le tour du pâté de maisons et finit par entrer dans un café où il se laissa choir, trouvant tout juste la force de commander un chocolat chaud.

Quand elle avait foutu le camp, la première fois... La première fois! La seule fois. Un jour, elle a fait ses bagages et elle est partie. Comme ça. Sans explications. Je vais voir si je suis ailleurs, salut ! Quand elle est partie, il en a eu pour des mois à errer dans la maison. Tout lui rappelait...

...cette femme, oui...

...tant aimée, oui. Il l'aimait, c'était fou ! C'était fou d'aimer quelqu'un comme ça.

En peu de temps elle avait fait de la maison *sa* maison à elle. Tout lui ressemblait, comme si tout lui appartenait. Elle changeait les choses de place, les mettait à sa main. À sa portée. Les pliait, les tordait, les étirait, les écrasait. Pour qu'elles soient à la bonne hauteur, de la bonne largeur, assez petites, assez grandes, pour qu'elles soient à sa main, sa main à elle.

Après, on aurait dit qu'elles portaient... sa marque. Il avait du mal à se sentir chez lui parmi toutes ses choses à elle. Pourtant, la plupart du temps, c'étaient ses choses à lui. Elle s'en servait une fois, même pas, elle les prenait dans

ses mains, et puis elles étaient à sa main. À la place qu'elle avait choisie. Elle.

Quand elle l'avait quitté, il s'était enfermé dans la maison. Il avait tourné en rond. Il avait marché dans la maison. Il avait erré. Il avait pris les choses dans ses mains, toutes les choses, une par une, les avait touchées, caressées. Les avait serrées dans ses bras. Embrassées, parfois. Ap-puyées contre son front. Dans d'autres, il avait enfoui son visage. Plongé son visage. Dans les oreillers. Les draps. Les serviettes de bain. Respiré l'odeur de son placard. Fait glisser sur sa peau des huiles et des crèmes.

Puis il avait déménagé. Pour en finir avec tous ces souvenirs. Guérir.

*

Il but son chocolat, doucement. Rentra d'un pas lent mais régulier.

Il ouvrit la porte de l'appartement. C'était presque comme quand il rentrait à la maison, autrefois. Il y a deux ans. L'odeur, faite de toutes ses odeurs à elle, était presque la même. L'accueillait. Un doux mélange de parfum, de bain mousse, de savon, de shampooing, de talc, de crème hydratante, de produits de beauté, de coton séché au grand vent et au soleil, de cuir et de suède, un mélange que seule Amélie pouvait créer, une odeur qui la caractérisait. La représentait. Perdurait, persistait même quand Amélie était absente. Cette odeur-là, c'était Amélie. Il fermait les yeux et elle pouvait être là, tout près.

C'était comme si elle n'était jamais partie.

Comme une présence très intense.

Une torture.

Il fallait repartir à zéro. Tout refaire. (Défaire, puis refaire.)

Encore une fois.

Il alluma la lampe, accrocha son manteau. Dans la chambre, il sentit un long frisson lui parcourir le dos. Dans la chambre, il dut s'asseoir un peu pour reprendre ses esprits.

Puis il enleva les draps et les taies d'oreillers. Refit le lit, changea d'édredon. Lava, lava.

Il lava les fenêtres, les rideaux.

Il mit de l'ordre dans les livres, en rangea quelques-uns dans la bibliothèque. Ceux dont les pages avaient été cornées. Il épousseta, passa l'aspirateur. Il tenta d'effacer toutes les traces qu'elle avait laissées. Tenta d'annuler son passage dans la chambre, dans la salle de bains.

Mais il avait beau remplir l'appartement d'odeurs de produits de nettoyage toutes plus écœurantes les unes que les autres, remettre les objets à leur place, le tourment était beaucoup trop grand pour qu'une simple opération de nettoyage arrive à faire le ménage dans sa mémoire. Quelque chose continuait de résister à ses efforts.

En fait (c'était la première fois qu'il se l'avouait), en fait elle lui manquait vraiment. Beaucoup. Beaucoup, beaucoup. En fait, il ne s'était jamais guéri d'elle. Il avait fait son possible pour l'oublier, mais elle avait laissé trop de traces. Il y avait encore, il y avait là, quelque part — il se toucha la poitrine avec son poing — une douleur, un manque, une marque qui ne voulait pas partir.

Il alla à la fenêtre. Dehors, il faisait complètement nuit.

Près de la fenêtre, la petite table semblait monter la garde. Sur la table, le téléphone qui avait l'air tout bête. Il tendit la main vers le combiné, s'arrêta, appuya la paume de sa main contre son front. Le combiné avait été reposé à l'envers : Amélie était gauchère.

Il se mit à pleurer.

Puis il décrocha le téléphone, composa un numéro. (Pendant qu'il appuyait sur les touches, il comprit aussi ce qui clochait dans la salle de bains. Cela lui traversa l'esprit comme un éclair : le rideau de douche. Amélie l'avait tiré vers la gauche.) Le numéro qu'il composa était un des trois numéros que son appareil téléphonique conservait en mémoire depuis des années : celui de Jean, son meilleur ami ; celui de son psychologue ; celui d'Amélie.

